Roms et migrations : l'usage des mots question

Marcel Courthiade

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4388>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.4388

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2018

Pagination : 117-126

ISBN : 978-2-919040-41-4

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Marcel Courthiade, « Roms et migrations : l'usage des mots question », *Hommes & migrations* [En ligne], 1321 | 2018, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4388> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans / localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans / localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

TZIGANES

RROMS ET MIGRATIONS : L'USAGE DES MOTS EN QUESTION

Par MARCEL COURTHIADE, linguiste, titulaire de la chaire de rromani à l'Inalco.

Les notions de Rroms et de migrations sont si indissociablement liées dans l'imaginaire européen qu'il semble utile, en cette année marquant le millénaire du départ des ancêtres des Rroms de l'Inde du Nord (1018-2018), de présenter une mise au point sur les périodes de mobilité et de stabilité de ce peuple au cours de l'histoire pour confronter ainsi la réalité historique avec les représentations produites par nos sociétés.

L'histoire des mouvements étant étroitement associée à celle des noms donnés aux Rroms, une analyse des trois principaux termes utilisés pour les désigner s'avère nécessaire – les autres désignations comme « Bohémiens », « Caraques », « Camps-Volants » et autres présentant bien moins d'intérêt dans la perspective de la présente contribution. Nous excluons par ailleurs ici les appellations de « nomades », « voyageurs » (et « Voyageurs ») ou « gens du voyage (GdV) » car ils ne désignent pas les Rroms en tant que peuple – sédentaire de nos jours à 98 % au niveau européen –, mais une classe technique de citoyens menant un mode de vie mobile, toutes origines confondues.

Les trois termes dont nous allons tenter de décrire l'histoire sont l'endonyme « Rrom » et les deux exonymes « Tsigane » et « Gitan ». Même si, pour la plupart des Européens, il semble possible d'interchanger allégrement ces trois mots, ils ne recouvrent pas les mêmes réalités dans les faits.

« Rrom »

Le mot « Rrom » (souvent simplifié en « Rom ») est issu du sanscrit tardif डोम्ब [« ḍomba »] ou [« ṛomba »]¹, féminin डोम्बनी [« ḍombnī »] ou [« ṛombnī »] qui signifie « musicien » – en particulier, et au départ, « percussionniste » –, puis plus généralement « artiste, bayadère, acteur/actrice de théâtre sacré dans les temples ». Le passage d'une signification visant l'identité artistique à la désignation d'une ethnie, d'un peuple, sans compter le sens de « mari, époux (rrom) », est peut-être lié au nombre important d'artistes au sein de la population déracinée de Kannauj (Inde) en 1018 – et dont la profession était manifeste, ce qui a pu frapper les habitants des territoires traversés et expliquer l'extension de ce mot à l'ensemble du contingent. Contrairement à ce que l'on peut lire un peu partout, le mot « Rrom » n'est nullement un néologisme inventé par des politiciens contemporains, puisqu'on en relève la première occurrence en 1385 sous la forme « *Romiti* » dans le récit de voyage en Terre Sainte du moine florentin Lionardo di Nicollò Frescobaldi à l'occasion de son passage à Modon (Μεθώνη – enclave vénitienne du Péloponnèse). La forme « *Ρομίτης* » [romitis] est toujours en usage en grec moderne. C'est cette racine qui est à la base de « *Romanichel* » (en anglais « *Romanichal* », en basque « *Erromintxela* » ou « *Errum[antzel]* »), de « *rromani sel* », litt. « peuple rrom ».

1. En ce qui concerne l'ambivalence de la première lettre en sanscrit (ḍ ou ṛ), elle s'explique du fait que pratiquement toutes les langues indiennes négligent la différence entre les lettres ड [ḍ] et ढ [ṛ] (il s'agit de « rétroflexes » c'est-à-dire de consonnes prononcées avec la pointe de la langue touchant le palais mais retournée vers l'arrière), mais elles opposent clairement ces deux lettres au र [r] roulé ordinaire.

TZIGANES

À l'exception de quelques groupes (surtout en Espagne, en France, au Royaume-Uni et en Allemagne), la quasi-totalité des Roms utilisent quotidiennement le mot « *Rrom* » pour se référer à leur propre ethnie, de la Grèce à la Finlande et de la Russie au Nouveau Monde. En réalité, le mot existe dans la Péninsule ibérique sous la forme « *erromé* », var. « *erromi* » en basque, pour désigner le mari, la valeur d'ethnonyme s'étant toutefois conservée en Euskadie. Quant aux « *Sintés* » (ou « *Mānouches* »), si la racine correspondante désigne chez eux surtout les époux, le mot « *rom* », adj. « *rómeno* », n'en est pas moins utilisé dans le sens de « Manouche, voyageur », comme le mentionne Joseph Valet dans son dictionnaire : « *hi lo rómeno èskane* », « *il est manouche maintenant* (en parlant d'un gitan qui s'est intégré à eux) » ; cf. « *rómnepen* », « langue manouche ».

Rappelons pour finir la justification de la graphie recommandée avec double « *rr* » (graphie souvent raillée par ceux qui manquent d'information) : la langue rromani distingue deux types de « *r* » avec autant de clarté que le français distingue « *v* » de « *b* » (distinction non perçue par les Espagnols, ce qui n'empêche pas la différence entre « *viens* » et « *bien* ») ou bien « *l* » de « *r* » (distinction non perçue par les Japonais, ce qui n'empêche pas la différence entre « *élection* » et « *érection* »). Le « *r* » roulé du rromani s'écrit « *r* simple » (il provient du sanscrit र [r]) alors que l'autre s'écrit « *rr* double » (il provient d'autres consonnes). Il se trouve – tout à fait par hasard – que le son écrit « *rr* » apparaît à l'initiale du mot « *Rrom* », d'où cette graphie du nom ethnique des Roms.

Il ressort de ces considérations que le terme le plus adapté serait « *Romanichel* » – s'il n'avait été chargé au cours des temps de connotations insultantes par les populations riveraines. Il est difficile de revenir sur cette évolution et le mot « *Rrom* » peut désormais le remplacer avantageusement, d'autant que « *Romanichel* » est sémantiquement un collectif (« *peuple rrom* ») abusivement utilisé au singulier pour désigner un membre de ce peuple et manquant de féminin ou de forme

adjectivale. Au contraire, on a en français « *Rromni* » comme féminin de plus en plus courant et « *rromani* » (en fait un féminin, le masculin étant « *rromano* ») comme adjectif. Cependant, c'est la forme simple « *rrom* » qui est le plus souvent utilisée comme adjectif : « le peuple rrom » (les adjectifs ne prennent pas de majuscule en français et la forme fréquente « le peuple Rrom » comporte donc une faute d'orthographe – faute qui trahit souvent l'excès de zèle politique d'auteurs en fait paternalistes).

« Tsigane »

On sait que le mot « Tsigane » (en grec « *Αθίγγανος* » [« *athinganos* »], « non touché ») désignait initialement les membres d'une secte dualiste de l'Empire byzantin, composée surtout d'Arméniens et ayant disparu de cet espace avant l'arrivée des Roms. Leur « intouchabilité » était un privilège, car ils se disaient « purs » – aux antipodes de la notion indienne d'intouchabilité en tant qu'impurs, deux approches opposées qui ont été confondues par des ignorants du XIX^e siècle. Ce qui est moins connu, c'est la longue hostilité ouverte entre l'Église grecque byzantine proprement dite et les Églises plus orientales, surtout arméniennes mais aussi syriaques, nestoriennes et autres. L'aversion entre Byzance et ces Églises était telle que ces dernières se sont bien des fois alliées aux Sarrasins (c'est-à-dire ici aux Turcs seldjoukides, venus alors récemment du Sud et accompagnés par les proto-Roms) contre l'Église orthodoxe grecque et son pouvoir. Ceci suggère fortement qu'« *Αθίγγανος* » a été utilisé par les Grecs comme insulte religieuse vis-à-vis non seulement des Arméniens, mais aussi de ces diverses Églises perçues comme hérétiques et adverses, rivales.

Or, lorsque les ancêtres des Roms arrivent dans l'Est de l'Anatolie avec les Seldjoukides, ils sont séduits par la spiritualité et surtout par les églises des Arméniens, dont la magnificence leur rappelle les splendeurs des temples indiens – tranchant

avec la sobriété austère des mosquées des pays musulmans traversés depuis l'Inde jusqu'aux espaces orthodoxes. Ceci crée un lien fort entre ces Indiens et les Arméniens, d'où l'extension aux Roms du terme péjoratif « *Atsingane* » (évolution de « *Αθίγγανος* »), « mécréant, sectaire, hérétique », ciblant les orthodoxes de l'est de l'Asie mineure dans le vocabulaire grec. Plus tard « *Atsingane* » disparaît du grec courant pour subsister en grec des chancelleries phanariotes des deux principautés danubiennes de Moldavie et Munténie-Olténie (« *Țara Românească* ») avec le sens social d'esclave – ceci sans dimension ethnique puisqu'il s'appliquait tout aussi bien aussi aux esclaves non-roms, comme les Băieși (originellement des roumanophones de Moésie supérieure, le sud de l'actuelle Serbie, venus dans les deux principautés). En effet, les Roms arrivés dans ces principautés ont été légalement réduits en esclavage du XIV^e siècle à, respectivement, 1855 et 1856. Du grec des chancelleries, ce mot est passé

au roumain sous la forme de « *цигань* » (*tigan*), tandis qu'en grec il était remplacé par « *κατζίβελος* » [*katsivelos*] (apparemment de même racine que « *captivus* », au diminutif « **kattivelus* »). La première étape s'effectue donc en contexte orthodoxe. Du roumain, « *tigan* » s'étend aux langues voisines et plus lointaines : bulgare et serbe « *циганин* », hongrois « *cigány* » (anciennement « *czigány* »), tchèque « *cikán* », slovaque « *cigán* », polonais « *cygan* » (dial. « *cegon* »), russe « *циган* », ukrainien « *циган* », russe et biélorusse « *цыган* », lithuanien « *čigonas* », letton « *čigāns* », puis aux langues germaniques « *Zigeuner* », norvégien « *sigøyner* », suédois « *zigenar* », etc. Dans les pays respectifs, il perd bien sûr son sens de statut social d'esclave (qui n'y existe pas) et prend une valeur socio-ethnique. D'un autre côté, les emprunts directs au grec gardent le « n » original à la fin de la première syllabe : turc « *çingene*² » (turc ottoman « *çingâne* », « *چنگانه* ») et italien « *zingaro* ».

بودرکه می بن حضر اسمولان نام چنگانه مواجهه سنده اقرار و اعتراف الیوب ، ثانیه مدہ طاش
اولوب اشو اسمولان نام چنگانه طاش اخراج اتمکدن اتوری اذن و یردم و شویکه بر جراحتدن فوت اولم
کسته دم طلب ایلمیه دیدکده فی الواقع ، زبور چنگانه بو خصوصده و دپه کسلیمکده ماهر و حاذق اولدوغی

Texte ottoman de Sarajevo (28 avril 1566). Attestation d'intervention chirurgicale réussie par le « *çingâne Ismolan* (Smoljan) » sur la personne du patient Hizrov.

Du roumain, le mot entrera en français (surtout sous la plume des auteurs étrangers) en tant que « *cigain* », vocable qui n'a guère connu de succès face aux dénominations plus courantes de

« *Romanichel* » et « *Bohémien* ». Le mot tsigane arrive en France vers 1820 mais dans le contexte de la musique et, lors de l'Exposition universelle de 1878, la « mode hongroise » apporte avec le chef

2. Cette forme avec -ng- a pu surprendre certains historiens et leur inspirer des étymologies fantaisistes. En fait, elle est parfaitement régulière : le n est justifié par l'emprunt direct au grec (-γγ- > -ng-), tout comme on le retrouve en latin « *cingarus* » ou « *zingarus* » [*tsingarus*] et en italien *zingaro* (alors qu'il est absent des formes plus au nord, qui ont transité par le roumain *tigan*). Par ailleurs le ç [ç] continue le [ts], tout comme dans « *tsar* », « *tsaritsa* », qui deviennent respectivement « *çar* » et « *çariçe* » en turc – lequel ne possède pas le phonème « ts ». Pour le latin [*tsingarus*], voir dans le dictionnaire de Du Cange : « *Cingarus, Cingerus, Zingarus, Vox varie iterum scripta ; quā designantur erronei illi, quos Bohemii appellamus, chiromanticis magicisque artibus, furtis et latrocinii illustres, qui se Ægyptios mentiuntur* » (tout un programme !). Et il conclut : « *Vide Ægyptiaci* », où l'on trouve en effet une explication bien plus fournie.

TZIGANES

Page du code bilingue d'Ypsilanti de 1780 sur l'esclavage (équivalent de notre « Code noir ») avec, à gauche, l'usage de « κατζίβελος » en grec et, à droite, celui de « циганъ » en vieux roumain.

Le mot est retourné en Grèce sous la forme « τσιγγάνος » [tsinganos], qui est un emprunt occidental savant, comme le trahit l'accent sur le á – alors que le mot grec médiéval était accentué sur le í. Il n'y a donc pas continuité entre « Αθίγγανος » et « τσιγγάνος ». Le mot grec le plus populaire est « γύφτος » [yiftos], apparenté à « Gitan ».

Berkés Lajos la graphie « *tzigane* », censée évoquer l'orthographe hongroise de l'époque – si exotique, sinon sauvage, pour les Français : « *czigány* » (aujourd'hui « *cigány* »).

Suivent des périodes confuses où les autorités françaises évitent les dénominations ethniques, considérées comme anticonstitutionnelles, et vont promouvoir des noms se référant à un mode vie plus supposé que réel : « *nomades*³ », puis « *gens du voyage* (GdV) », « *voyageurs* », etc. Le but est bien entendu de nier le patrimoine et l'identité des Roms et de dissimuler les persécutions qui les visent. Lorsqu'en 1953 le conseiller d'État

Pierre Join-Lambert et ses proches décident de consacrer une association à ce peuple, sans en nier l'ethnicité mais sans pour autant utiliser les termes de « Romanichel » et de « Bohémien », ils vont chercher « tzigane », comme « politiquement correct » (et alors un peu savant, donc plus neutre) et fondent l'Association des études tsiganes – un peu sur le modèle de la Gypsy Lore Society des Britanniques, de 80 ans son aînée. C'est de cette manière que le mot s'est répandu dans le français des acteurs sociaux de cette mouvance puis dans la presse, avant de céder lentement la place à « *Rrom* », « *Rom* », plus légitime.

Mention de l'abolition de l'esclavage des « Tsiganes » par dédommagement dans la déclaration d'Islaz (juin 1848).

« Gitan »

L'histoire de ce mot est tout à fait différente. Il se réfère à l'Égypte et a transité jusqu'à l'Occident (espagnol « *Gitano* », anglais « *Gypsy* ») par un couloir catholique, méridional et méditerranéen. Son origine la plus plausible est liée à un événement que l'on peut inférer de la documentation concernant la première croisade et il semble utile de faire un détour par l'histoire pour le situer dans son contexte, tant ce dernier est méconnu. En effet,

après s'être adjoint vers 1040 dans le Khorassan (nord-est de l'Iran actuel) les services des Indiens qui y avaient été vendus quelque vingt ans plus tôt par le Sultan Mahmoud (comme le rapporte le *Kitāb al-Yamīnī*), les armées seldjoukides ont quitté ce pays en direction de l'Ouest au lendemain de la sanglante bataille de Dandanaqan (mai 1040). Elles sont parvenues à Bagdad en 1055 mais ont par la suite modifié leur trajet, initialement dirigé vers l'Égypte, pour remonter vers le nord en direction de Byzance. La raison semble en avoir été

3. Le mot nomade a d'abord été utilisé en Algérie dès 1848 pour désigner les certains groupes itinérants (Luc Thiébaud).

TZIGANES

l'appétit de pillage des mercenaires turkmènes qui, ne pouvant se satisfaire en terre d'Islam où les razias n'étaient pas admises, commençaient à gronder. Pour calmer les tensions et les satisfaire, leur chef, Alp Arslan, décida donc de faire une incursion vers le nord sur la terre des « mécréants ». Les Seldjoukides, avec les Indiens et quelques Khorassaniotes, se dirigèrent donc vers Ani, capitale arménienne, qui tomba facilement en 1064, puis ils prirent en 1071 la petite mais symboliquement très significative forteresse de Manzikert (aujourd'hui Malazgirt près de Van). On sait que la bataille de Manzikert a bouleversé les rapports entre l'Europe et l'Asie.

Ce premier contact fut perçu par les Arméniens comme une blessure et une punition divine, ainsi que l'écrit le prêtre et chroniqueur de l'époque, Aristakes Lastivert'i (1002-1080), qui mentionne l'arrivée des Indiens sauvages parmi les Sarrasins : « *Des gens méchants parlant des langues étrangères [et provenant] de la grande rivière qui traverse le nord de l'Inde.* » À partir de là, la majorité de ces Indiens, des proto-Roms par familles entières, poursuivit sa route en direction de Kayseri, Konya et la région de l'ancien Balat – le littoral sud-ouest de l'Anatolie, où une partie importante devait se stabiliser entre İzmir et Antalya.

Toutefois, un contingent indien impliqué dans la logistique suit le successeur d'Alp Arslan, Malik Shah et son armée, en direction de Jérusalem alors en territoire égyptien, où ils arrivent en 1073 (ou 1076 selon d'autres sources), chassant les Égyptiens de leur ville. Pendant ce temps, la première croisade se prépare en Europe. Or, un quart de siècle après la prise de Jérusalem par l'armée seldjoukide de Malik Shah, les Égyptiens fatimides reviennent et en chassent les occupants turcs, tandis que les civils (y compris les proto-Roms) restent sous l'autorité des nouveaux dirigeants, si bien que, quand les croisés s'emparent de la ville en juillet 1099 et massacrent tout le monde, ils nomment par hyperextension « Égyptiens » toutes les victimes. Le souci d'exactitude ethnologique n'était pas, en effet, leur préoccupation majeure. C'est ainsi que

la notion d'Égyptiens englobe ces Roms abattus avec les vrais Égyptiens et va s'étendre à tous les autres qui sont présents dans le Moyen-Orient et l'Asie mineure. Les intéressés perçoivent ce nom comme la simple traduction de leur ethnonyme en grec de la Méditerranée orientale. Il va ainsi entrer dans le vocabulaire français avec le terme « *Égyptien* » – que l'on trouve chez Molière et Voltaire, mais aussi avec « *gitano* » en espagnol et catalan, « *ijito* » en basque et « *Gypsy* » en anglais, mais il donne aussi en grec « *γύφτος* », en vieux croate de Dalmatie « *jedupin* », en albanais « *magjup* », en macédonien « *μυнеу* ». Le dictionnaire « Polyglottus Thesaurus » de 1603, du philologue Hieronymus Megiser, contenant 71 mots rroms, appelle le rromani « *Ægypt. Nov.* » (Égyptien nouveau) à côté de l'Égyptien ancien, appelé « *Ægypt. Vet.* » – pour le premier par exemple « chien » est traduit par « *juket* » (rromani *zukul*) et pour le second par... « *anubis* », le nom du dieu.

Lorsqu'en Europe les érudits de cabinet se sont penchés sur la question, au lieu de s'intéresser aux événements historiques des Croisades, ils ont inventé une (ou plusieurs) « Petite Égypte », appelée(s) ainsi pour des raisons obscures (sa verdure, par exemple, comme si ce caractère avait été un trait quasi définitoire de l'Égypte) et qui aurait donné le nom d'« Égyptiens » à ceux qui y plantaient leur tente. Or, en règle générale, un toponyme ethniquement motivé ne préexiste pas à l'arrivée du groupe ethnique qui partage son nom. Le *Chinatown* de Manhattan n'a pas été nommé ainsi originellement avant de donner le nom de Chinois à ses habitants. On peut dire la même chose du *Little Senegal* à Manhattan, *Little Manila* à Woodside (Queens), de la *Little India* (Curry Hill), des diverses *Little Germany*, *Little Greece*, du *Little Italy*, *Little Poland*, *Little Brasil*, *Little Syria* à New York, de la *Little France* à San Francisco, de la *Klein-Italien* au Luxembourg, de la *Klein Türkei* à Cologne, du *Küçük Bulgaristan* à Çorlu (Turquie), etc. Ce processus et le fait qu'aucune Petite Égypte n'ait jamais été identifiée comme telle devraient conduire les historiens à

مدينة مناستر محلاتندن قبطيان محلهسى ساكنه لندن ايكن وفات اولان سوده بنت رجب بن
حسن نام قبطيه نك وراثتى زوجى يوسف ايله بيت المال جانبته راجع اولوب طائفه مزبوره دن رافع انكتاب الحاج

Document ottoman de septembre 1698 sur l'héritage
de la « *kibtiyān* (Égyptienne) » Sevda de Bitola (Manastir).

s'interroger sur la véracité de cette affirmation. Il convient donc de relire toute la documentation historique de la Méditerranée, surtout orientale, en comprenant « Égyptien » comme « Rrom ». Le nom grec de l'Égypte (Αἴγυπτος), celui-là même qui a donné le mot Copte, a pénétré aussi en turc ottoman sous les formes *Kipti* (قبطى) ou *Kibtiyān*

(قبطيان) – désignant à la fois les Rroms et les Égyptiens (Coptes et assimilés).

Par ailleurs, on comprend que devant l'obstination des Européens à les appeler « Égyptiens » et devant l'alternative entre une identification à des Atsinganes (avec un relent d'hérésie, ceci dans des sociétés dominées par le fait religieux) et une autre

TZIGANES

à des Égyptiens (avec un sous-entendu de victimes), les Roms aient pu choisir de préférence ce dernier terme. De plus, les clercs trouvaient dans la Bible une justification paralogique (par affirmation du conséquent) à cette identification : « *Et je sèmerai les Égyptiens parmi les nations, et je les éparpillerai parmi les pays* » (Ézéchiel XXX.23). Dans cette optique, puisque les Égyptiens sont éparpillés, tout peuple éparpillé ne pouvait être qu'égyptien...

Le processus historique d'affirmation de l'origine indienne des Roms semble avoir été le suivant : après leur arrivée en Occident, on trouve six mentions de cette origine (de 1422 à Forlì en Italie, à 1630 à Bras en Provence). Puis c'est le silence, les Roms cessent d'être indiens, ils deviennent égyptiens pendant 140 ans... sans doute sous l'influence de l'insistance sur l'Égypte – Ézéchiel aidant, et ceci jusqu'à une mention par Christian Büttner dans la préface de son opuscule de 1771 sur les systèmes d'écriture du monde. Il est intéressant de constater qu'il évoque ce fait sans surprise comme une simple preuve de la richesse ethnique de l'Europe. On connaît la suite : Samuel Agoston ab Hortis, auteur du premier traité scientifique (pour l'époque) sur les Roms, « découvre » leur origine indienne et la publie en 1776, mais c'est sur un faux indice, un malentendu : il s'agit de la conversation entre un étudiant hongrois en théologie qui mentionne à Leiden vers 1760 la tribu des « *Zingali* » [tsingali] à des condisciples Sri-Lankais (ou Singalais) qui indiquent comme Singala le nom de leur peuple, île ou région – « *absente des cartes géographiques* », est-il précisé. Il faut dire que le Hongrois et les Indiens parlaient ensemble latin, chacun avec une prononciation bien particulière. Puis c'est le philologue Johannes Rüdiger qui établit vers 1780 la parenté entre le romani et le vieil hindoustani – mais le peu de similitude entre les deux langues, comparées à partir de 23 phrases qu'il fait (mal) traduire dans les deux, empêche qu'on y voie un motif convaincant de rapprochement. Par la suite, Heinrich Grellmann s'arroge la paternité de la découverte en s'appuyant sur la liste de mots que lui avait confiée Hofrath Büttner. Tout ceci donne à

penser que même si l'origine indienne a disparu des écrits de 1630 à 1771, elle a continué de se transmettre oralement dans les milieux savants pour réapparaître comme une « découverte » dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. De nos jours, elle ne fait plus l'ombre d'un doute – sauf chez les personnes qui la rejettent de manière plus ou moins raffinée pour des raisons idéologiques : surtout comme la négation d'une quelconque identité des Roms. Comme on peut le constater, l'étymologie linguistique a peu de valeur si elle n'est pas intégrée à l'évolution des contextes historiques.

Quel usage ?

Actuellement, pratiquement toute la presse française a intégré le mot « Rrom » (plus souvent écrit « Rom ») à son usage standard – le double « rr » étant souvent rejeté par les correcteurs orthographiques, élaborés sans souci de précision en un temps où l'histoire du mot était encore inconnue des programmeurs. On peut toutefois se réjouir du fait que la grande majorité de la presse ne considère plus ce terme comme un néologisme lexical, ni une invention politique. En ceci, elle suit les recommandations du Conseil de l'Europe dans le « Glossaire terminologique raisonné du Conseil de l'Europe sur les questions roms/rroms » – guide élaboré en décembre 2006 par Claire Pedotti (Service de la traduction française), Michaël Guet (DGIII) et Aurora Ailincăi (dernière édition 18 mai 2016).

Les dispositions légales internationales prescrivent en effet l'emploi du nom qu'un peuple utilise pour se désigner, c'est-à-dire son endonyme, en tant que nom que les autres langues doivent intégrer pour désigner ledit peuple. Cela concerne, par exemple, « Same » au lieu de « Lapon », « Inuit » au lieu de « Eskimo », etc. Dans cette perspective, la non-application de ce principe pour les Roms découle de la posture consistant à leur refuser une identité de peuple ou d'ethnie, pour ne retenir que l'aspect social lié à la délinquance, à la misère, à la mendicité, à l'arriération, au parasitisme et à

d'autres clichés mensongers – ce qui déplace le problème du niveau lexical au niveau politique.

Or, d'un autre côté, les termes de « Rrom » et de « Tsiganes » ne recouvrent pas les mêmes groupes humains, tant en France qu'au niveau européen. Ainsi, les confondre en une seule entité relève du mépris raciste. Cela reviendrait *mutadis mutandis* à confondre, par exemple, « arabe » et « musulman »... En effet, il existe à côté des Rroms un certain nombre de groupes humains éparpillés qui ont parfois été considérés (mais pas toujours) comme « tsiganes/gitans » : les Yéniches, les Moéso-Roumains, les Aroumains, les Balkano-Égyptiens et qui, avec une demi-douzaine d'autres groupes plus petits, sont dits « Peuples sans territoire compact ». Le Conseil de l'Europe leur a consacré une session en septembre 2003. Il est reconnu, par exemple, que les Yéniches sont un groupe (un peuple ?) d'origine germanique, mêlé historiquement de divers éléments durant la guerre de Trente Ans. Ils ne sont pas d'origine indienne et ne sont donc pas Rroms. Par ailleurs, « tsigane » comporte une forte connotation négative – notamment en Roumanie, où il désigne le descendant d'esclave, un peu comme « *Negro* » aux États-Unis qui n'est plus en usage. En polonais, « *wycyganić* » signifie « soutirer par ruse » et « *cyganić* », « mentir, tromper », comme en slovaque, tandis que « *ciganiti* » signifie en serbo-croate : 1. « Mendier » ; 2. « marchander sans fin » ; 3. « puer » et « *ciganija* », « coup bas ». Mais ces usages ne se limitent pas à l'Europe de l'Est : « *togyp* » signifie « arnaquer » en anglais tandis qu'un objet de piètre qualité ou de contrefaçon est qualifié « de gitan » en français : des « *Nike de gitan*... » ou « *de tangi* » en verlan.

L'argument ironique prétendant que l'on ne peut supprimer le mot « tsigane » des usages du français ne tient pas, car, si l'on compare à nouveau avec « *Negro* », ce terme est utilisé de manière appropriée dans trois contextes : les travaux historiques ; le langage des racistes (par exemple, dans des films ou les citations) ; certains aspects artistiques du show-business, comme le *Negro Spiritual* – et un usage similaire de tsigane peut être fait en français. Il en va de même de « tsigane ».

Il est ainsi indispensable d'utiliser le mot « Rrom » dans tous les contextes neutres et objectifs, notamment en histoire et dans tous les domaines de la pédagogie. Quant au mot « gitan », s'il est bien moins chargé de connotations négatives que « tsigane », il n'en est pas moins impropre et il convient d'en réserver l'usage aux Kalorrés, c'est-à-dire aux Rroms ibériques (y compris ceux qui ont reflué vers la France) ayant perdu l'usage quasi total de leur héritage linguistique romani. ■

Bibliographie

- Samuel Agoston « ab Hortis », « Von dem heutigen Zustande, sonderbaren Sitten und Lebensart, wie auch von denen übrigen Eigenschaften und Umständen der Zigeuner in Ungarn », in *Kaiserlich Königlich allergnädigst privilegirte* [sic] *Anzeige*, Vienne, 1775-1776.
- Abdelali Alami, « Les conquêtes de Mahmūd al-Ghaznawī d'après le Kitāb al-Yamīni d'al-'Utbī », Paris, 1989.
- Clifford Edmund Bosworth, « Saldjukids », in *Enc. Iranica*, vol. 8, Leiden, 1995.
- Christian Wilhelm Büttner, *Vergleichungstaffeln der Schriftarten verschiedener Völker*. Göttingen & Gotha, 1771.
- Claude Cahen, « La première pénétration turque en Asie-mineure (seconde moitié du XI^e siècle), in *Byzantion*, vol. 18, 1946-1948, pp. 5-67.
- —, « Le Malik-Nameh et l'histoire des origines seljukides », in *Oriens*, vol. 2, n° 1, 1949, pp. 31-65.
- —, « Une campagne du Seldjukide Alp-Arslan en Géorgie », in *Revue de kartvélogie*, XLI-XLII, 1962, pp. 17-21.
- —, « The historiography of the seljuqid period », in Bernard Lewis, Peter M. Holt (dir.), *Historians of the Middle East*, Oxford, Oxford University Press, Londres, 1962.
- —, « Pre-Ottoman Turkey », London, Sidgwick and Jackson, 1968.
- —, « The Turkish Invasion : The Selchukids », in Kenneth M. Setton (dir.), *A History of the Crusades*, Londres, Madison, 1969, pp. 135-176.

TZIGANES

- ———, « The Turks in Iran and Anatolia before the mongol invasions », in Kenneth M. Setton (dir.), *A History of the Crusades*, Londres, Madison, 1969.
- Elisabeth Clanet dit Lamanit, « Enjeux et instrumentalisation de l'objet "origine" dans les discours autour du concept d'un "peuple" dit "rom" », in *Revue Lignes*, n° 34, 2011.
- ———, « Une autre approche sur l'histoire de la migration des ancêtres des Roms, Sinté et Kalé », in *Études tsiganes*, n° 39-40, 2011, pp. 218-228.
- ———, « Gens du Voyage », « Roms », « Tsiganes » – quelques repères. Paris, 2012 [en ligne].
- Marcel Courthiade, « The Gangetic city of Kannauj: original cradle-town of the Romani people », in *Linguistic and Oriental Studies from Poznań*, Poznań, 2004. Reprint in *Roms: from the Ganges to the Thames*, Hatfield, University of Hertfordshire Press, 2004.
- ———, [dir.], *Śri Harsha – dernier empereur bouddhiste d'Inde*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- ———, *Gjeografët e lashtësisë*, Tirana, Ndih. në Akademinë e Shkencave/Albanian Academy of Sciences. 2013.
- ———, « Les premières approches linguistiques du rromani (1500-1800) : entre présupposés, dégoût, ambitions et objectivité de méthode », in *Dossiers d'HEL*, Paris, SHESL, 2014.
- Gérard Dédéyan (dir.), *Histoire du peuple arménien*, Toulouse, Privat, 2007.
- Anquetil Duperron, « Le premier fleuve de l'Inde, le Gange, selon les Anciens, expliqué par le Gange, selon les modernes », in *Mémoires de littérature*, tome 49, Paris, Imprimerie Royale, 1800, pp. 512-647.
- Sir Angus Fraser, *The Gypsies*, Oxford, Wiley-Blackwell, 1995.
- Richard N. Frye, A. M. Sayili, « Turks in Khurasan and Transoxiana at the time of the arab conquest », in *The Muslim World*, vol. 35, n° 4, 1945, pp. 308-315.
- Ian Hancock, « The hungarian student Vályi István and the indian connection », in *Roma*, n° 36, 1992, pp. 46-49.
- Ian Hancock, *On Romani Origin and Identity*, RADO, 2000.
- John Staples Harriott, « Observations on the oriental origin of the Romnichal, or tribe miscalled Gypsey and Bohemian », in *Transactions of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, vol. 2, n° 1, 1829-1830, pp. 518-558.
- Ramesh Chandra Majumdar, *The History and Culture of the Indian People*. (especially volumes 1 to 5), Mumbai, Bharatiya Vidya Bhavan, 1951.
- Adrian Marsh, « "No promised land": history, historiography and the origins of the "Gypsies", Greenwich, University of Greenwich, 2008.
- Yaron Matras, « Johann Rüdiger and the Study of Romani in 18th Century Germany », in *JGLS*, vol. 9, n° 5, 1999, pp. 89-116.
- Thomas Maurice, « On the antient [sic] geographical Divisions of INDIA according to the classical writers of GREECE and ROME », in *Indian Antiquities*, Londres, 1806.
- Éric Meyer, « Questions et hypothèses sur la Migration des Roms depuis l'Inde », in *Études tsiganes*, n° 39-40, 2011, pp. 209-217.
- Hasan Gholi Moayed, « Invasion seldjoukides [sic] en Arménie Byzantine », in *Tarih araştırmaları dergisi*, Ankara, 1968, pp. 127-133.
- John Julius Norwich, *Histoire de Byzance*, Paris, Perrin, 2002.
- Tamara Talbot Rice, *The Seljuks in Asia Minor*, Londres, Thaes and Hudson, 1961.
- George C. Soulis, « The Gypsies in the Byzantine Empire and the Balkans in the Late Middle Age », in *Dumbarton Oaks Papers*, vol. 15, 1961, pp. 141-165.
- Alonzo Stephens, « The battle of Manzikert: Genesis of international cultural cultivation », in *Tarih araştırmaları dergisi*, Ankara, 1968, pp. 73-84.
- Ferenc Sztojka, *Un dictionnaire rromani oublié le "Gyök-szótár" de Ferenc Sztojka*, édition commentée par Marcel Courthiade, Paris, Romani baxt, 2007.
- Joseph Valet, *Vocabulaire des Manouches d'Auvergne*, Clermont-Ferrand, J. Valet, 1986.